

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.

BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50,-
ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
Directeur : THÉO SPÄE.

Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. Gravures: Exposition de Sidney. - Le Chevrier des Alpes, d'après M. Conrad Dielitz. - Les Spéculateurs, d'après M. L. Dansaert. - Un Enterrement Islandais.

TEXTE: Nos Gravures. - Une Causerie sur l'Alouette. - Connaissances Usuelles de la Semaine. Les Moules. - Illusions effeuillées. - Noé-le-Poufou. Histoire Ardennaise. - A Propos d'Aigle. - Le Roi du Village. - Marchand contre Marchand. Roman de Mœurs.

ADMINISTRATION.

Boulevard du Nord N°. 107.
à BRUXELLES.
Administrateur: C. APPELIAN.

Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N°. 51.

— 9°. ANNÉE —

25 Octobre 1879.

NOS GRAVURES.

EXPOSITION DE SIDNEY.

Qui eût cru, il y a un siècle, qu'une Exposition Universelle se serait ouverte en 1879 à Sidney, sur la terre australienne?

C'est en 1788 que des Anglais fondèrent la première colonie sur l'emplacement qu'occupe cette ville, qui compte aujourd'hui plus de 200,000 habitants.

Cette cité commerçante et industrielle, avec ses grandes et larges rues, ses maisons bâties en pierres blanches, son activité et son mouvement, a un cachet tout anglais. La rue St-Georges, qui traverse Sidney du nord au sud, a plus d'une lieue de longueur, et peut être comparée à nos plus belles rues européennes pour l'élégance des constructions, la magnificence et la richesse des magasins.

La ville en question n'est pas bâtie avec cette régularité et cette symétrie monotones de nos cités modernes; elle est construite sur

de petites collines, les unes plus élevées que les autres, en forme de gradins.

Les bâtiments destinés à l'Exposition sont situés en partie dans le Jardin botanique et en partie dans le Parc; de là on aperçoit la baie et tout le port. Le bâtiment principal mesure 600 pieds de longueur, le bâtiment transversal 300 pieds et 50 pieds de largeur, sur 60 de hauteur.

L'Exposition couvre une surface de sept ares et demi.



EXPOSITION DE SIDNEY.

LE CHEVRIER DES ALPES.

Nous voici transportés au sommet des Alpes; dans le lointain, apparaissent les pics éternellement couverts de neige et de glace, séjour de solitude, habité seulement par de farouches oiseaux de proie.

Est-il hardi et téméraire ce jeune pâtre, qui dort si paisiblement, couché au soleil, et semble sourire aux plus beaux rêves! A ses pieds est l'abîme effroyable; au-dessus de sa tête plane dans les airs un aigle, prêt à fondre sur lui et à essayer peut-être de l'enlever dans ses redoutables serres. C'est sans doute pour aller à la recherche de nids d'oiseaux qu'il a fait cette rude et périlleuse ascension; mais la fatigue l'a surpris, il a cédé au sommeil; et pendant ce temps ses pauvres chèvres, abandonnées au pied de la montagne, le cherchent et l'appellent de leurs tristes bêlements.

LES SPÉCULATEURS.

Ce tableau représente de vieux types de financiers, de spéculateurs du temps du Directoire ou du Consulat, comme on peut le voir au costume.

Ces deux hommes discutent finances, opérations de bourse, agiotage; le plus jeune a sans doute en vue quelque spéculation, qui, aux yeux de son compagnon, plus expérimenté, offre peu de chance de réussite et de succès. Il met toute son éloquence à prouver que son ami a tort, qu'il va consommer sa perte, et lui démontre comme deux et deux font quatre que cette affaire est hasardeuse, téméraire, et que si même il y a bénéfices, ceux-ci ne compenseront pas les embarras, les ennuis qu'il aura à subir. L'autre, le front pensif, le regard soucieux, écoute avec attention les observations qu'on lui fait, les pèse mûrement dans son esprit. On lit sur son visage l'hésitation et le doute. A quel parti s'arrêter? Il voit une à une s'effondrer toutes ses espérances devant la logique serrée, la raison froide et calculatrice de son compagnon, qui finira peut-être par le convaincre entièrement.

UN ENFERREMENT ISLANDAIS.

L'éloignement des habitations, le manque de routes et de chemins, la nature volcanique du sol, rendent les communications bien difficiles en Islande.

Aussi se sert-on beaucoup dans ce pays, comme moyen de transport, de petits chevaux très-fringants, supportant toutes les intempéries de l'air, courant d'un pas très-rapide dans les sentiers les plus raboteux comme dans les descentes les plus fortes.

Il n'est pas rare de rencontrer sur les routes d'Islande un convoi funèbre, composé d'un cheval, trottant en liberté avec un cercueil sur le dos, et des parents du défunt, également montés sur des chevaux, faisant retentir l'air de leurs cris et du claquement de leurs fouets.

C'est un spectacle qui vous donne le frisson et vous glace; et ce voyage funèbre est quelquefois bien long, car il y a souvent une très-grande distance entre la maison du défunt et sa dernière demeure.

UNE CAUSERIE SUR L'ALOUETTE.

— L'homme a-t-il le droit de tuer des alouettes? demandait un philosophe campagnard.

— Oui, sans doute, mais à condition qu'il les mangera, répondit un chasseur gourmet. Dieu n'a-t-il pas dit au premier homme: „Manu vestra traditi sunt," c'est-à-dire que les animaux sont livrés à votre main, nécessairement pour que votre main les porte à la bouche.

Voilà le langage de l'homme matériel. Il est bien vrai que, sans les mauviettes, nous n'aurions pas les pâtés qui font la réputation de Pithiviers. Mais cette frêle créature n'est pas

faite uniquement pour le pot-au-feu; elle nous débarrasse de millions de petits vers et d'insectes qui s'attaquent à nos céréales. A peine le champ est-il semé qu'elle y établit son nid et se constitue la fidèle protectrice de nos récoltes.

La guerre incessante qu'elle livre aux insectes et surtout aux sauterelles, l'avait même rendue sacrée dans l'île de Lemnos, où ces dernières faisaient d'incalculables ravages.

L'alouette paraît peu redouter l'homme et s'en laisse approcher d'assez près: on dirait qu'elle compte sur sa reconnaissance, qui lui fait cependant défaut.

Elle pond dans une simple excavation du sol, recouverte de paille ou de racines, pauvre nid d'où sortent ces légers virtuoses si richement doués, dont la voix sonore et consolatrice résonne dès l'aube du jour. Ainsi, dans l'espèce humaine, les aptitudes les plus brillantes et les plus grandes vertus viennent souvent des classes les plus humbles.

* *

La Fontaine dépeint la sollicitude maternelle de l'alouette guettant la crise redoutable de la fenaison; elle entraîne ses petits „voletant, se culbutant" loin du berceau que menace la faux moissonneuse. Les jeunes des dernières couvées ne sont pas toujours en état de fuir; dans les années hâtives, ils ne sont pas même éclos. Que de nichées périssent alors, malgré toute la prudence des parents!

Les pauvres oiseaux sont soumis à bien d'autres vicissitudes. Mais, à peine hors de danger, ils retrouvent leur assurance et leur joie; la captivité même ne nous prive pas de leurs refrains. Le mâle pousse la résignation et la complaisance jusqu'à répéter les airs que nous voulons lui apprendre, — bien différent de l'homme, dont les épreuves endurent le cœur et qui passe à gémir et se plaindre un temps qu'il pourrait embellir encore.

La cage est cependant bien antipathique à ce passereau; pour l'y conserver, il faut lui dérober l'azur du ciel et l'aspect de la verdure, sinon, il essaie continuellement de prendre son essor et se brise la tête contre les barreaux de sa prison.

Compagne assidue du laboureur, on voit l'alouette s'élever par reprises en décrivant une spirale, toujours chantant et chantant plus fort à mesure qu'elle s'éloigne, de sorte qu'on l'entend aisément lors même qu'on ne peut plus la distinguer; — voix ailée qui, planant sur le travailleur fixé au sillon, lui donne des pensées plus sereines et le rêve de la liberté!

„L'alouette est la fille du jour, dit Michelet: dès qu'il commence, quand l'horizon s'empourpre et que le soleil va paraître, elle part du sillon comme une flèche et porte au ciel l'hymne de joie."

* *

Nous faisons venir de loin, à grands frais, des artistes en renom; et pourtant, y a-t-il un chanteur illustre, quoiqu'il dépense tant d'efforts pour briller, qui puisse se comparer aux „premiers sujets" de la troupe musicale emplumée? Existe-t-il des „prima donna" infatigables comme l'alouette, le rossignol et autres charmeurs, qui malheureusement disparaissent de plus en plus de nos contrées?

Qui aime chante. L'amour, ce feu sacré, rend forts les plus faibles, intelligents les plus simples. L'alouette est aussi riche de cœur qu'humble d'habit. Sa nature vive, passionnée se trahit dans le caprice de sa démarche, dans la mobilité de son aigrette qu'un souffle d'inspiration lyrique semble relever: c'est l'Anacréon des chanteurs ailés.

Dans la joyeuseté de ses doux gazouillis, elle semble nous reprocher nos paroles mensongères, nos pauvres sentiments. Tous ces virtuoses de l'air qui s'installent près des chaumières, dans nos jardins ou sous nos toits, ne semblent-ils pas aussi nous répéter du matin au soir: „Aimez-vous, aimez-vous donc!" Mais cet appel chaleureux reste incompris.

Buffon possédait une alouette qui mangeait à peine seule, lorsqu'on mit dans sa cage quatre petits d'une autre couvée. Le jeune oiseau

s'éprit aussitôt d'une affection si vive pour les nouveaux-venus, qu'il finit par mourir d'inanition au milieu des soins multipliés qu'il leur prodiguait.

* *

On organise partout, de nos jours, des excursions scolaires, c'est une très-heureuse idée. Mais il est pour la jeunesse d'autres spectacles que ceux renfermés dans les murs des cités. Pourquoi ne ferait-on pas aussi des excursions, non au Levant, ce qui serait trop loin, mais au soleil levant, ce qui n'exigerait qu'un peu de vigilance. Un poète a dit:

Qui fait aimer les champs, fait aimer la vertu.

Que de mieux pour river au cœur cette douce et saine affection, que la contemplation de l'aurore aux doigts de rose, saluée par les musiciens des hautes herbes et des bocages? Le moindre sentier bordé de fleurs ou de moissons qu'incline la brise, n'offre-t-il pas alors plus d'attrait que n'importe quelle rue de Rivoli?...

Mais la saison se passe, la récolte se termine, l'ouverture est annoncée:

Hélas! pauvres petits oiseaux,
Des ruses du chasseur songez à vous défendre.

Aujourd'hui vous avez la paix! demain vous aurez la guerre!

La confiance de l'alouette, sa sociabilité et surtout sa curiosité ne servent que trop les stratagèmes des chasseurs. Ils placent, au milieu d'un guéret, des miroirs qui, mis en mouvement, réfléchissent les rayons du soleil. Aussitôt les alouettes accourent tout égrillardes, papillonnent autour de cette lumière inconnue et s'offrent sans défense aux plombs meurtriers.

„Tout ce qui brille n'est pas or," mes pauvrettes, vous l'apprendrez à vos dépens.

La plupart de ces passereaux qui échappent ici sont pris au passage, lorsqu'ils émigrent en masses vers des climats plus hospitaliers. L'homme est de tous les animaux le plus grand destructeur; aucune espèce n'échappe à ses atteintes. Eh quoi! quand nous aurons dépouillé nos campagnes de ces harmonies joyeuses qui en font la poésie et le charme, quand il n'y aura plus ni gazouillement sous la feuillée, ni bruits d'ailes, ni triolets, ni fusées de notes limpides, ni de ces hymnes du matin et du soir qui élèvent notre âme, en serons-nous plus avancés?...

Nous avons dit que l'alouette était fort respectée chez les Grecs, nos maîtres en tant de choses. Un jour que l'Aréopage d'Athènes se trouvait assemblé au sommet d'une colline, sous la voûte bleue du ciel, l'une d'elles, poursuivie par un milan, vint se réfugier au milieu des juges et se cacha dans le sein de l'un d'eux, homme rude et brutal. Celui-ci, saisissant la fugitive, la jette loin de lui si violemment qu'il la tue. L'assemblée entière s'émeut à cet acte de cruauté, et son auteur, ayant manqué à ce sentiment de modération si nécessaire à la Justice, est unanimement révoqué de la dignité qu'il venait de déshonorer.

L'Aréopage était connu pour l'équité de ses sentences. Nous livrons celle-ci aux méditations des honnêtes gens qui nous lisent.

JULES DE SOIGNIE.

CONNAISSANCES USUELLES DE LA SEMAINE.

LES MOULES!

C'est là certes un sujet qui intéresse pauvres et riches, et on nous saura gré d'en entretenir nos lecteurs.

Les anciens connaissaient et mangeaient les moules; un passage d'Aristote en fait foi; mais il semble qu'ils n'aient jamais observé, à la suite de ce genre d'alimentation, les accidents que tous les auteurs modernes se sont accordés à signaler; car il n'en est fait aucune mention dans les ouvrages grecs et romains.

Il est assez difficile d'expliquer cette innocuité des moules dans les temps anciens. Mais quoi qu'il en soit, c'est aujourd'hui un fait vulgaire que les moules peuvent, dans certaines

circonstances, déterminer des phénomènes d'empoisonnement plus ou moins sérieux. Pourtant il faut moins en chercher la cause dans la nature de l'aliment lui-même que dans certaines circonstances accidentelles, ou, plutôt encore, dans certaines prédispositions individuelles qu'il est important de signaler.

* *

D'une manière générale, on peut dire que la moule est un aliment sain et nutritif, mais dont la préparation, toutefois, exige quelques précautions, et qui, surtout, doit être formellement interdit aux estomacs débilés.

Les moules vivent dans presque toutes les mers, et sont très-nombreuses dans toutes les zones; mais les plus grandes sont propres aux climats chauds. Les variétés sont très-multipliées: Lamarck en a caractérisé cinquante-huit. Elles vivent toujours en troupes plus ou moins nombreuses, ordinairement très-serrées les unes contre les autres, et fixées plus ou moins solidement dans une situation oblique. La plupart sont ainsi groupées à la surface des corps; d'autres recherchent les excavations; quelques espèces se creusent d'elles-mêmes des loges; on en trouve aussi fixées dans la vase.

* *

Certains personnes, douées d'ailleurs d'une bonne constitution et digérant parfaitement, ne peuvent manger de moules sans être prises, plusieurs heures après le repas, de dérangeaisons très-vives sur tout le corps; tantôt ces dérangeaisons surviennent sans éruption, plus souvent elles s'accompagnent de plaques d'urticaire, c'est-à-dire, de petits soulèvements de la peau, blancs ou rosés, et rappelant tout-à-fait par leur aspect et la sensation pénible dont ils sont le siège, l'éruption que détermine le contact des feuilles d'ortie (en latin „urtica," d'où le nom d'urticaire donné à la maladie dont nous parlons). Cet accident peut se produire surtout chez les personnes à peau fine, mais il est sans aucune gravité, attendu que les plaques d'urticaire disparaissent spontanément au bout de quelques heures.

Chez d'autres, que l'éruption existe ou non, on voit survenir quelques symptômes plus sérieux, tels qu'un sentiment de malaise général, de pesanteur à l'estomac, et quelques envies de vomir; mais souvent plusieurs tasses de thé bien chaud suffisent pour les dissiper complètement. Quelquefois enfin on a vu se développer une série d'accidents beaucoup plus graves: au malaise général, aux nausées, se joignent, dans ces cas, des douleurs au creux de l'estomac et dans plusieurs parties du ventre; des anxiétés précordiales (à la région du cœur); une difficulté extrême de la respiration; quelques mouvements convulsifs; des menaces de suffocation; un pouls accéléré, petit, serré; une tuméfaction générale ou partielle; des dérangeaisons parfois insupportables sur divers points du corps, avec ou sans éruption; un enflure très-prononcé; le refroidissement des extrémités; des soubresauts des tendons, le délire; etc.

* *

Au premier abord, il semble qu'un groupe de symptômes aussi effrayants, et dont quelques-uns présentent des caractères différents de ceux de l'indigestion, ne puisse être rapporté qu'à l'action d'un principe délétère spécifique, en un mot, à l'action d'un poison ayant sur l'économie une influence analogue à celle de quelques poisons irritants, d'une nature bien déterminée. Cette analogie est si frappante même, que depuis longtemps naturalistes et médecins se sont évertués à chercher dans les moules un principe vénéneux; mais jusqu'à présent, en se plaçant à ce point de vue, on n'est encore arrivé qu'à des hypothèses plus ou moins ingénieuses pour expliquer les dangereux effets des moules, et il n'en pouvait être autrement, car, selon toute probabilité, le prétendu poison n'existe pas.

Nous espérons pouvoir démontrer, d'ailleurs, qu'on peut se rendre compte de tous les phénomènes morbides que nous avons signalés,

sans invoquer la présence d'un principe spécifique quelconque.

Examinons d'abord les différentes explications données par les auteurs.

On a prétendu que les moules n'étaient nuisibles que pendant les fortes chaleurs; aussi est-il passé en proverbe de s'en abstenir les mois dont le nom ne renferme point la lettre R, comme pour les huîtres.

Assurément, nous pensons que, la chaleur accélérant la décomposition putride, les moules doivent être en général un aliment insalubre pendant la saison chaude; mais un fait bien certain, c'est que si le mollusque contient un principe vénéneux, la chaleur ne concourt nullement à le développer, car, bien des gens mangent des moules en toute saison, sans que les accidents soient plus fréquents en été qu'en hiver. Il en est donc des moules comme de toute la marée qui, hors le temps du „frai," peut être mangée en toute saison, lorsqu'elle est fraîche, mais dont il est prudent de s'abstenir en été, vu la facilité avec laquelle elle s'altère et se décompose.

Nous parlerons prochainement de la cause des accidents en question et des remèdes à employer.

Dr W.

ILLUSIONS EFFEUILLÉES.

Elle et lui étaient jeunes, beaux, riches; ils s'aimaient et ils se marièrent.

Mais le désœuvrement amena bientôt un vide douloureux au fond de leurs cœurs, et tous deux, l'un près de l'autre, restaient pendant des heures pensifs et soucieux.

Alors pour réagir contre ce froid glacial, ils se mettaient à causer des premières heures de leur connaissance. Ils rappelaient les doux moments qui suivirent leur mariage, les épanchements sans fin, qui finissent si vite, et cet accord des âmes, qui dure si peu, et cette admiration mutuelle, et les projets d'avenir, et, il faut bien le dire, les mille niaiseries que tout être, à un moment donné, trouve au fond de lui.

Revenir sur le passé, c'est souvent constater le vide du présent. Analyser et rappeler des émotions, des sentiments, c'est avouer qu'ils ne sont plus. C'est galvaniser le cœur qui se tait au moyen de l'imagination, et remplacer le bonheur par le rêve.

Ces testaments d'illusions mortes, d'espérances détruites, de jeunesse ensevelie, ont parfois de grandes douceurs, mais ils sont profondément tristes.

Quoi de plus douloureux, en effet, que de devenir, par la mémoire, spectateurs critiques et froids du grand et fugitif poème dont on était les héros?

— Te souviens-tu, dit l'un, de ce soir où tu étais assise à telle ou telle place? Tu avais telle coiffure, et tu me racontais telle histoire.

— Te souviens-tu, répond l'autre, de ce matin où nous sommes sortis pour courir dans la campagne, sans savoir où nous allions, ni quand nous rentrerions? Tiens, voici le bouquet que tu m'as cueilli.

— Et cette querelle où tu déchiras tes lettres?

— En voici les morceaux.

— Tu te mis à genoux pour me demander pardon, quand je ne demandais pas mieux que de te pardonner.

— Et le jour, où, près de la fenêtre, tu m'avouas tout bas que tu m'aimais?

— Et ce bon chien, qui m'annonçait ton arrivée, et que nous aimions tant?

— Il est mort!

Et quand on s'aime encore, et qu'on recule devant la prochaine vérité, on s'assoit dans le même fauteuil, avec la même pose et la même coiffure.

On sort le matin pour courir dans la campagne, et l'on cueille des fleurs, les mêmes fleurs, autant que possible.

On se met à genoux pour la moindre parole. On se copie et se recopie, on achève d'user les dernières étincelles d'un feu devenu cendre,

puis on s'éteint dans le vide, après un suprême soupir de regret.

Adieu au rêve! il faut vivre.

C'est le moment où les gens vulgaires font leur chemin, et commencent à entasser les écus. Quant aux femmes, la passion du monde et des plaisirs, jusqu'alors secondaire, devient exclusive, pendant que les maris, s'ils sont sages, s'absorbent dans les affaires sérieuses. Ainsi va le monde!

BENEDICT.

NOË-LE-POIOU.

Histoire ardennaise.

I.

Deux personnages de ce nom — malfaiteurs de genres tout différents — sont restés populaires en Ardenne. Le premier est celui dont il va être question dans ce récit; le second vivait au commencement de ce siècle et a laissé la renommée d'un voleur qui s'est distingué par des traits d'une audace et d'une habileté à rendre jaloux les maîtres du genre, formés dans les grandes villes.

On sait qu'autrefois le Luxembourg était presque entièrement couvert de la forêt des Ardennes, entrecoupée de clairières où se sont ensuite élevés quelques châteaux-forts, des abbayes, et enfin, sous la protection de ceux-ci, des villages et des hameaux. De nos jours, cette forêt a perdu beaucoup de son importance, soit par défaut d'aménagement, soit par de nombreux défrichements. Cependant, celles d'Orval, de Chiny et de St^e-Cécile longeant la frontière française, de Freyr, couvrant une bonne partie du canton de St^e-Hubert, et enfin, au nord, celle de Hamleux ou Bois du Pays et de St-Jean sont encore très-importantes et les plus belles du royaume.

Le Bois du Pays, situé sur un des points les plus élevés de la Belgique, à environ 670 mètres d'altitude, est aujourd'hui traversé par la route de Liège à Arlon et par celle de Vielsalm à St^e-Hubert, créée depuis 1837. Sa superficie actuelle peut être évaluée à 7 ou 8 lieues carrées. Elle était, il y a quelques années encore, distante en moyenne d'une demi-lieue de toute habitation; elle a dû être beaucoup plus étendue, car, en exploitant les tourbières qui se trouvent sur l'immense plateau des „Fagnes," comprenant plusieurs communes: Malempre, Fraiture, Odeigne, Bihain, les Tailles, etc. on découvre souvent, à une profondeur de 6 à 7 pieds, d'énormes troncs d'arbres assez bien conservés et noircis par le temps, lesquels témoignent par leur présence d'une puissante végétation dans ce désert, où l'on ne rencontre actuellement que la bruyère nue et des fondrières de plusieurs pieds, où il ne pousse que des azones et autres plantes aquatiques. Les légumes et les fruits y sont inconnus; à peine peut-on y récolter un peu de seigle, d'avoine et de pommes de terre, le tout de mauvaise qualité; et encore il arrive que certaines années la récolte ne peut s'y faire, ces objets ne parvenant pas à leur maturité.

Il est impossible à toute personne qui n'a pas visité ce pays, de se faire une idée de cette solitude et de cette désolation: les routes sont bordées de bouleaux et de sorbiers, les seuls arbres qui puissent résister dans l'isolement à la température de la contrée.

II.

Qui croirait qu'auprès de la forêt en question, un hameau, les Tailles, peut-être le plus triste, le plus épars, le plus pauvre et le plus désolé, ait servi, il y a environ 170 ans, d'atelier à une bande de faux monnayeurs et en même temps de voleurs de la pire espèce?

La plupart de ces malfaiteurs étaient, il faut le dire, étrangers au pays, mais il est certain qu'ils y trouvaient aides et complices.

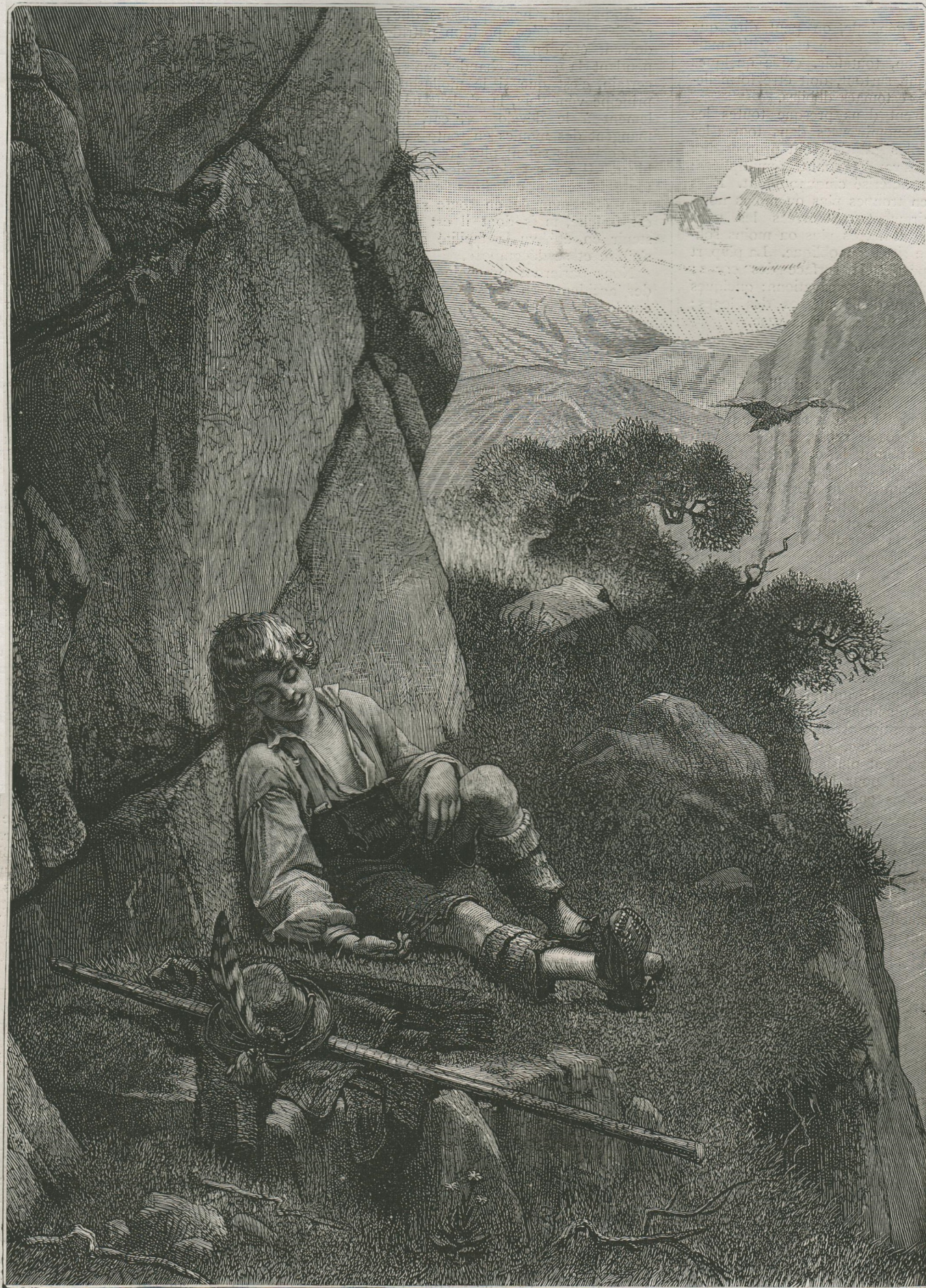
La force publique, alors fort mal organisée, l'isolement et l'appui qui lui fut prêté, soit

volontairement, soit par la terreur, furent sans doute la cause de la longue impunité de cette bande de brigands, et même, lors de son arrestation, ne fut-elle pas détruite complètement, et l'un d'eux, Noé-le-Poïou (le Velu), le

plus fin et le plus hardi, déjoua toutes les perquisitions et échappa pendant plusieurs années à toutes les recherches. — Il vécut encore six ou sept ans d'une vie vraiment légendaire.

Ce Noé quitta d'abord le pays et se réfugia

sur le territoire allemand dont on le croit originaire, étant né, dit-on, dans un hameau près de Vielsalm (à Beho); il parlait également bien les patois allemand et wallon de ces contrées et possédait une certaine instruction. Enfin, il



LE CHEVRIER DES ALPES, D'APRÈS M. CONRAD DIELITZ.

reparut au pays, sous un nom et sous un affublement qui n'étaient pas les siens. Mais pour bien comprendre comment il put se dérober si longtemps à toutes les recherches, quelques explications sont nécessaires.

Vers 1640, plusieurs villages des environs cédèrent au chapitre de St-Jean-en-Ile à Liège, une quote-part dans le produit de la coupe annuelle de la forêt en question, leur propriété, à condition que celui-ci élèverait les églises bien

modestes de Samré, Berimenil, Maboge et des Tailles.

La forêt prit alors le nom de St-Jean. Plus tard, le chapitre fit élever au milieu de la forêt, „al fagne del chapelle” une chapelle dont

l'emplacement et les débris se retrouvent encore à quelques minutes au Sud de l'immense établissement agricole (12 à 1300 hectares en partie défrichés), créé par les successeurs de M. Libert, de Dieupart, acquéreurs lors de

la vente des biens du clergé, à la Révolution française, et aujourd'hui la propriété de M. le comte de Limburg-Styrum.

On adossa plus tard à cette chapelle, dédiée à St-Jean, un petit logement destiné à y abriter

un pauvre diable, demi-ermite, demi-gardien, chargé de sonner la nuit, surtout pendant les neiges, une petite cloche pour guider les gens égarés ou en danger de mort. C'était en même temps un lieu de pèlerinage, mais qui ne paraît



LES SPÉCIULATEURS, D'APRÈS LE TABLEAU DE M. L. DANSART.

pas avoir été très-fréquenté, le seul document que nous connaissions et qui repose au hameau des Tailles, n'en faisant pas mention.

III.

Un ermite vint enfin s'établir en cet endroit et y vécut longtemps des aumônes recueillies dans les villages des environs. Un jour, l'ermite se

trouva désert et on ne revit plus son habitant. Était-il mort dans les neiges en allant solliciter la charité? était-il dégoûté de son isolement? avait-il trouvé son désert trop affreux, ou bien avait-il été dévoré par les loups, alors très-nombreux?

Toujours est-il qu'on ne le vit point reparaître et qu'on trouva son chien mort d'inanition, peut-être de regret, à la porte de l'hermitage.

Quelque temps après, il fut habité par un nouveau solitaire, soi-disant le possesseur de par le chapitre.

Ce nouveau solitaire n'était autre que notre ancien brigand et faux monnaieur, Noé-le-Potou, sous les dépouilles de son prédécesseur.

Resté le seul et dernier membre de la maudite bande de brigands dont il avait fait partie, et connaissant l'endroit secret où se trouvait l'argent, vrai et faux, que ses associés n'avaient pu enlever au moment de leur arrestation, il résolut d'en tirer parti. Notre malfaiteur prit les allures d'un saint homme, d'un vrai pénitent. Une longue barbe, naturellement très-forte, une perruque, sa nouvelle allure et plus encore sans doute le temps passé au loin, tout concourait à le rendre méconnaissable et à le rassurer. Il recueillit, comme l'ancien ermite, les aumônes des personnes charitables, agrandit ses tournées, enfin il parut mener exactement la vie de l'ancien titulaire de l'hermitage. Il n'en était rien, comme on va voir.

Il creusa d'abord, sous le marche-pied du petit-autel de la chapelle, une cavité assez spacieuse pour renfermer l'argent abandonné et retiré de la cachette, plusieurs travestissements, environ douze cents couronnes fausses, et enfin pour s'y retirer lui-même en cas de danger.

Dans ses courses, il portait toujours sur lui un certain nombre de ces pièces fausses, et pendant les longues soirées qu'il passait chez les paysans, il leur recommandait de prendre garde aux „mauvaises pièces” (mâles pesses), disant s'y connaître. Les paysans lui montraient sans défiance les espèces en leur possession, afin de les vérifier; alors notre coquin, avec une adresse infernale, substituait quelques mauvaises pièces aux bonnes, et poussait parfois l'effronterie au point de signaler celles qu'il venait de glisser dans le nombre. De temps en temps il arrivait qu'un paysan qui l'avait reçu et hébergé, se trouvait quelques jours après débarrassé de l'argent produit par la vente de quelques bestiaux. On sut après que notre homme, dépouillant son costume semi-religieux, faisait parfois des voyages assez longs. Ce manège dura six ou sept ans.

IV.

Un propriétaire de Samré, nommé Libar, étant allé avec son chariot livrer des écorces pour les tanneries de Stavelot, et portant une certaine somme provenant d'autres fournitures, fut assassiné la nuit de son retour, à une demi-lieue de l'hermitage en question; on ne retrouva ni la ceinture contenant son argent, ni sa montre; l'attelage regagna seul la maison.

On découvrit le crime. — La justice n'en aurait probablement pas connu l'auteur, si un ou deux jours après, un parent de la victime, accompagné du chien de celle-ci, étant allé trouver l'ermite afin de lui recommander de prier pour le mort, et en même temps prendre de quoi faire du feu, n'avait pas remarqué avec étonnement que le brigand avait une oreille fortement déchirée, et si le chien ne s'était précipité avec rage sur lui, ne voulant pas le lâcher et cherchant à l'étrangler.

Le visiteur raconta la chose aux veilleurs; la justice se transporta chez l'ermite, on reconnut que les traces empreintes sur la terre détrempée s'adaptaient parfaitement aux souliers de l'assassin Noé; mais lorsqu'on visita la chapelle, la preuve fut plus concluante: le chien se dirigea immédiatement vers le marche-pied de l'autel, renifla bruyamment et se mit à hurler jusqu'à ce que la boiserie étant levée on découvrit la ceinture contenant l'argent, la montre, des armes, enfin l'arsenal d'un assassin. On aurait difficilement réussi à le garrotter si le chien ne s'était mis de la partie.

Enfin notre scélérat fut jugé et condamné à être pendu. Il avoua un nombre incroyable de forfaits et spécialement l'assassinat de son prédécesseur, l'ermite, qui avait nom Jean Lejeune.

Celui qui écrit ces lignes a eu en mains deux pièces fausses (couronnes de France à l'effigie de Louis XIV) grossièrement contrefaites, provenant de cette fabrication, et il existe encore des personnes de notre connais-

sance qui ont trouvé des monnaies dans les décombres de la chapelle. La croix Libar n'existe plus; elle se trouvait sur l'ancien chemin traversant la forêt. Quant à l'emplacement de la chapelle, il se trouve, comme nous l'avons dit, près de la ferme St-Jean.

Nous avons dû nous borner ici au rôle de simple et véridique narrateur; mais quelle légende à faire avec un pareil sujet!

H. J.

A PROPOS D'AIGLE.

Un fait de chasse, bien rare en Belgique, s'est passé dernièrement dans la vallée de l'Ourthe, comme l'ont rapporté les journaux: un aigle superbe y a été abattu par un chasseur qui ne savait pas à quel volatile il avait à faire.

Ceci me rappelle un épisode que j'ai entendu raconter dans les Alpes, par un homme qui frissonnait encore à l'idée des émotions qu'il avait ressenties. Il ne s'agissait cependant pas de lui-même, mais d'un de ses amis.

„J'avais, dit-il, été invité à souper par mon ami Thomas A., chasseur intrépide, qui, le repas terminé, m'adressa ces paroles:

— Parlons affaires maintenant. Je sais un nid d'aigle royal, à deux ou trois lieues d'ici. Le dauphin doit être déjà quelque fort gaillard, du moins s'il faut en juger par les provisions de bouche qu'on lui apporte chaque matin. Il s'agit de le déloger et de l'envoyer faire ses études dans quelque jardin d'acclimatation. L'essentiel, après tout, c'est que nous puissions le vendre et qu'on nous le paie bien. L'entreprise n'est pas facile, je t'en préviens, continua A. Mais ayons bon espoir; j'ai mon plan. Va dormir tout d'abord; le sommeil te donnera des forces et du sangfroid, bien que je t'en sache à toute heure suffisamment approvisionné. Demain matin, nous partirons au point du jour, toi et moi, puis un vieil ami de mon père, mon parrain Chrysostôme, la terreur des chamois; il m'aime comme si j'étais son enfant; je lui ai juré de ne jamais m'aventurer sans lui dans une périlleuse entreprise. Je te conterai le reste, une fois en route.

* *

La roche où était situé l'appartement royal était d'une hauteur effrayante; c'était à en prendre le vertige, rien qu'à la regarder de bas en haut; l'aire proprement dite, sur ce plan à peu près perpendiculaire, située à 40 ou 50 mètres en contre-bas au-dessous du seul point accessible que l'œil pût apercevoir, ressemblait à cette distance à un simple trou de chouette, malgré un évasement de plusieurs mètres dans tous les sens.

Parvenus au sommet du rocher, nous commençâmes par amarrer solidement par l'un des bouts une corde neuve, très-longue et très-forte, et à l'extrémité opposée, au moyen de deux bâtons nouveaux, nous disposâmes une sorte de siège ou d'escarpolette où Thomas prit place, se laissant attacher avec résignation et la plus courageuse complaisance, de façon à ne conserver que les bras de libres.

Vous comprenez déjà notre but, et je n'ai pas besoin de vous dire quelle espèce de cartes de visite nous nous disposions à faire descendre au domicile de l'aiglon. Comme il fallait tout prévoir, même un mauvais accueil de la part du prince, ou bien de la part de son auguste famille, Thomas s'était muni à tout hasard d'un briquet de fantassin et de son revolver.

La descente se fit sans encombre. Il va sans dire que nous usions de précautions de toute espèce.

Déjà A. touchait aux portes du palais, lorsque deux aigles énormes, fondant sur lui du haut des nues, lui livrent simultanément un combat, où sa vie est en danger.

* *

N'allez pas croire, comme plusieurs personnes (parmi lesquelles on compte des naturalistes en renom,) se l'imaginent par erreur, que l'aigle se batte de la serre, de l'aile et du bec. Il raidit son aile, il est vrai, mais c'est pour accroître l'énergie des muscles pectoraux, et c'est à coups de poitrine, capables de lui démolir les côtes, qu'il repousse l'attaque d'un agresseur.

Mon ami, un brave entre les braves, décharge six fois son revolver presque à brûle-pourpoint contre les boxeurs ailés qui l'assaillent; quelques plumes volent en l'air, mais c'est là tout.

L'attaque reprend de plus belle, et mon pauvre Thomas était perdu sans une idée qui le sauva, mais qui, tout en lui venant, pouvait, elle aussi, comme vous l'allez voir, le précipiter d'une hauteur de mille mètres. Cette idée fut une heureuse réminiscence de ses exercices de fantassin: il dégaine le sabre attaché à sa ceinture, et, jouant avec succès du moulinet, il écarte les assaillants.

Mais, ô terreur, il vient de s'apercevoir que, d'un coup de sabre mal dirigé, il a entamé la corde au bout de laquelle il est suspendu sur l'abîme, qu'une forte maille est rompue, et que les autres peuvent être impuissantes à supporter son corps, qui oscille dans l'espace comme la boule d'un long pendule détraqué.

* *

Vous conviendrez qu'il y avait là de quoi perdre la tête. Mon ami ne la perdit pas cependant.

— Remontez-moi, remontez-moi! nous cria-t-il avec force.

Et tout aussitôt nous obéîmes à cet appel.

Quand il fut à quelques mètres seulement de notre plate-forme, je pus faire la remarque suivante: il était horriblement pâle; son œil presque hagard regardait sans voir, et de ses deux mains crispées il serrait fortement la corde à une hauteur invraisemblable. Vous devinez aisément qu'il l'avait saisie au-dessus de l'entaille faite par le coup de sabre, et qu'il ne se fait que médiocrement au support d'en-bas.

A peine l'eus-je ramené tout à fait auprès de nous, que je vis sa pâleur s'accroître et il s'évanouit dans mes bras. Revenu à lui peu de temps après, pendant que je le débarrassais de ses liens, il fut quelques instants sans pouvoir parler, mais il nous pressait les mains et versait d'abondantes larmes. Les premiers mots qu'il prononça furent une sorte d'action de grâces.

— Dieu m'a sauvé, dit-il; je ne recommencerais plus.

D. P.

LE ROI DU VILLAGE.

I.

Dans une petite maison de la rue Canebière, à Marseille, vivait, en 1793, un portier qui était en même temps tailleur; pendant toute la journée il raccommodait en chantant les vêtements de ses pratiques, et sa femme vendait des pommes de terre frites aux gens du voisinage.

Parmi les habitants de la maison et au nombre des bonnes pratiques du tailleur, se trouvait une famille corse qui très-souvent avait recours à la cuisine de la portière.

Le père Mathieu et sa digne épouse faisaient un crédit illimité à cette famille. La noble et bonne figure de la mère et la parole du fils aîné leur étaient de suffisantes garanties.

Ce dernier, officier d'artillerie, venait, de temps en temps, à Marseille; un jour il s'arrêta dans la loge du brave portier, qui était né aux environs d'Yvetot, et lui dit:

— Père Mathieu, si jamais je deviens quelque chose en France, la dynastie des rois d'Yvetot étant éteinte, je vous nomme souverain de ce pays.

— Et moi, répondit le tailleur en riant, je vous proclame généralissime de mon armée.

— Merci, dit l'officier; en attendant mieux je m'en contente.

— Pensez-vous peut-être commander un jour l'armée française?

— Qui sait? je porte le bâton de maréchal dans ma poche.

— En vérité, vous êtes ambitieux, mon général.

— Un peu, et Votre Majesté?

— Oh, mon Dieu! ma Majesté se contenterait d'une maisonnette dans mon village natal, d'une chambre d'auberge et d'une boutique de tailleur.

— Vous êtes très-modeste; je vous promets tout cela d'avance, Sire.

— Je vous souhaite un palais de marbre, Monsieur le général.

En ce moment survint une vieille bohémienne qui demande à leur dire la bonne aventure. Ils lui tendirent leurs mains, dont elle examina attentivement les lignes heureuses et les lignes fatales, puis elle leur dit :

— Vous serez tous deux rois, citoyens.

— Rois ! s'écria le tailleur, et lequel sera le plus puissant ?

— Vous, répondit-elle en se tournant vers le lieutenant.

— Et le plus heureux ?

— Vous, ajouta-t-elle en regardant Mathieu.

Le tailleur se mit à rire aux éclats, et l'officier s'éloigna rêveur.

Le jour suivant, le lieutenant partit pour rejoindre son régiment; sa famille se rendit à Paris, et Mathieu se mit à son travail habituel, pendant que sa femme vendait des pommes de terre.

II.

Notre tailleur avait depuis longtemps oublié son horoscope, lorsqu'un matin il reçut par la poste une très jolie somme avec une lettre signée „Général Buonaparte” et ainsi conçue : „Je suis général; il est juste que vous deveniez roi d'Yvetot; je vous envoie l'argent nécessaire pour subvenir à vos premiers frais d'installation.”

Mathieu enchanté, comme on le pense, partit pour son pays natal.

A son arrivée, il apprit qu'on allait vendre les restes d'un vieux château appelé „le palais du roi d'Yvetot.”

On le lui adjugea moyennant quelques assignats. Il fit abattre les vieilles tourelles, et les ruines servirent à bâtir un cabaret, dont l'enseigne portait : „A la République d'Yvetot.”

Peu après, l'ancien lieutenant d'artillerie devint général en chef, puis il renversa les derniers débris de la République.

— La bohémienne aurait-elle prédit vrai ! s'écria le père Mathieu quelques jours après le 18 brumaire; mon officier a tiré de sa poche le bâton de maréchal; trouvera-t-il une couronne ?

Le jour où le général Buonaparte mit sur son front la double couronne de France et d'Italie, le père Mathieu changea l'enseigne de son cabaret; on y lut : „Au roi d'Yvetot.” Et ses habitués, le verre en main, lui donnèrent ce titre, au moment où le Saint-Père sacrait le grand homme.

— La bohémienne avait lu dans l'avenir, pensait le cabaretier, nous commençons tous deux notre dynastie, et nous sommes presque cousins.

Pendant que le nouveau César conquérait des provinces et des royaumes, le modeste souverain d'Yvetot se contentait d'ouvrir un débit de tabac et un restaurant sous la direction de sa cuisinière Jeanneton.

— Mon cousin fait plus de chemin que moi, disait le roi Mathieu; il a déjà parcouru toute l'Europe, et moi, je n'ai pas encore perdu de vue le clocher de mon village: qui sait cependant si tous deux nous n'arriverons pas au même but?..

Lorsque l'Empereur abandonna l'épouse aimée du général Buonaparte pour s'unir à une princesse d'Autriche, le père Mathieu, qui avait perdu sa femme, épousa sa cuisinière Jeanneton.

— Oh ! disait-il, en secouant tristement la tête, mon cousin devient fou; il oublie son origine, cela lui portera malheur. Moi, je reste Mathieu comme devant et j'aime mieux Jeanneton qu'une archiduchesse.

Les habitants du village, auxquels la célèbre chanson de Béranger était parvenue, et qui avaient appris dans quelle liaison Mathieu s'était trouvé avec leur Empereur, se réunirent et nommèrent le premier, moitié en plaisantant, moitié sérieusement, leur roi !

Après la bataille de Waterloo, Mathieu doit avoir écrit à l'Empereur pour mettre ses Etats à sa disposition, mais la lettre ne parvint pas, et Napoléon se jeta dans l'armée anglaise.

— Ah ! disait souvent le roi d'Yvetot, la bohémienne avait raison: je suis plus heureux que mon cousin; il vit prisonnier sur une île lointaine, et moi, je règne en paix dans mon village.

K.

MARCHAND CONTRE MARCHAND.

Roman de mœurs.

XL.

Franz était assis, la tête appuyée dans la main. Il méditait mélancoliquement sur la réponse qu'il ferait au père de Rosalie, lorsque celui-ci se précipita dans la chambre, le serra contre sa poitrine, et le couvrit des plus tendres baisers, en s'écriant :

— Mon fils, mon cher fils !... tu m'es enfin rendu !

Le jeune homme, tout décontenancé, voulut se dérober à ces embrassements, qu'il croyait le fait d'un homme atteint de démence ou le résultat d'un étrange malentendu.

Une explication eut lieu, et Hermann prouva à notre héros, par l'histoire de son enfance, qu'il ne se trompait pas.

Le fils répandit des larmes de joie dans le sein de son père, qu'il pria de lui dévoiler l'obscurité répandue sur les premières années de son enfance.

Hermann lui fit le récit suivant :

— „Nous sommes comtes de Falkenburg. J'ai été obligé, pendant dix-neuf ans, de porter un autre nom. Cependant, je reprends en toute sûreté mon premier titre. J'étais premier ministre du duc de B.... Je me sentis de bonne heure porté, par amour pour l'humanité, à combattre courageusement les prétentions injustes d'une partie de la noblesse, qui, favorisée par un prince faible, envahissait tous les emplois importants, sans avoir la capacité de les exercer, et se livrait à force vexations envers les petits.

„Je pressai le duc de mettre un terme à cet état de choses. A la fin il céda à mes instances.

„Les grands, outrés de voir violer ce qu'ils appelaient leurs droits, me vouèrent une haine mortelle.

„J'étais à ma campagne, située à un mille de la ville. Minuit venait de sonner et je dormais tranquillement.

„Tout-à-coup, ma porte est enfoncée. Une troupe d'hommes masqués et armés pénètrent dans ma maison. Le peu de domestiques que j'avais autour de moi, voulant les repousser, sont eux-mêmes blessés et renversés.

„Ces forcés, qui portaient une lanterne sourde, montent l'escalier en tumulte, brisent, détruisent tous les meubles dans une file de pièces qu'ils traversent, forcent la porte de ma chambre à coucher, et s'élançant vers mon lit, l'épée à la main.

„Je me réveille et, me croyant attaqué par des voleurs, je détache de la muraille un pistolet chargé, et je vise sur le chef de la bande, au moment où il me met la pointe de l'épée sur la poitrine. Il tombe, et ses complices, saisis de frayeur, prennent la fuite. Je lâche encore un coup par-dessus leurs têtes, et je demeure seul avec le blessé, qui se roulait sur le plancher.

„Mes gens, qui accoururent avec des lumières, m'aident à le porter sur un lit, et j'ordonnai à mon valet de chambre, ex-aide chirurgien, de panser la blessure.

„Nous lui ôtâmes son masque....

„Quel fut mon effroi, lorsque je le reconnus pour un jeune gentilhomme qui servait, en qualité d'officier, dans la garde du duc !

„Ses yeux mourants se détournèrent de moi, et il expira.

„On trouva dans sa poche le brouillon d'une promesse que je devais copier, et par laquelle je m'engageais, en prononçant le serment le plus redoutable, à ne plus attaquer les privilégiés de la noblesse et à ne point dénoncer cette agression.

„Je montai en voiture et me rendis à la capitale, où j'appris au duc le sanglant résultat d'une défense forcée et légitime. Il en frémit, car il aimait la sœur du mort.

„Il m'ordonna donc, avec humeur, de me retirer et d'attendre ses ordres ultérieurs au-

delà des frontières du duché. Je promis d'obéir, en le priant de ne point considérer cette démarche comme une fuite, sans quoi je ne bougerais pas de la place, me confiant en la justice de ma cause.

„A cette époque, Franz, tu n'avais pas encore trois ans. Ta mère était morte depuis quelques mois. Je passai la frontière avec toi et mon valet de chambre, qui t'a ensuite servi de père.

„J'espérais toujours être rappelé d'un jour à l'autre. Je croyais que le peuple me redemanderait à grands cris au duc. Mais j'appris, au contraire, que ce peuple ingrat ne s'intéressait ni à ma personne ni à mon sort; j'étais oublié. Cela me chagrina. Je pris les hommes en aversion, et je résolus de les fuir autant qu'il serait possible.

„Le duc confisqua ma terre et tous les biens-meubles que j'avais laissés dans ses Etats. Mes ennemis surent prendre un tel ascendant sur lui, que je ne crus plus ma vie en sûreté dans son voisinage. Je résolus donc de visiter les pays lointains sous un nom supposé. Pour toi, je te confiai à mon valet de chambre, et je vous envoyai à Prague.

„Je passai dix ans, partie en France, partie en Angleterre et en Italie.

„Cependant, mon cœur me rappelait en Allemagne, et je me hâtai d'y retourner, lorsque j'appris, avec la plus grande douleur, que tu avais pris la fuite.

„Je t'ai cherché pendant deux ans dans toutes les capitales de l'Allemagne, sans pouvoir te découvrir.

„Je conçus un si vif chagrin que je ne désirais plus qu'un hermitage où, éloigné du tumulte du monde, je pusse finir mes tristes jours. Le comte de Wartstein, que je rencontrai à Vienne, contenta mon désir. Nous nous étions liés dans des voyages antérieurs, et trente ans auparavant j'avais passé quelque temps bien agréablement dans sa société, à Fehdingue. Nous nous en ressouvîmes à Vienne et je lui avouai que je lui envoie cette propriété. Il répondit qu'elle était à vendre. Le prix qu'il en demandait me parut raisonnable. J'évaluai sommairement ma fortune. Elle suffisait à l'acquisition de Fehdingue, et je conclus le marché avec lui. Il fut cependant stipulé entre nous que cette prise de possession serait tenue secrète, et que je passerais aussi longtemps que je voudrais pour le régisseur du comte.

„Cette précaution devient désormais inutile. Le duc, dont j'étais le ministre, est mort. Son successeur, qui reconnaît mon innocence dans le droit que j'avais de me défendre, me rend les biens confisqués.

„Dès ce moment, je reprends le nom de Falkenburg, que je n'aurais plus reporté, mon cher fils, si je ne t'avais pas retrouvé, et c'est à Jonas Boulling que nous devons ce bonheur !...”

XLI.

Alors, le comte de Falkenburg raconta à son fils les scènes qu'il avait eues avec Jonas; mais Franz n'y fit pas grande attention: son cœur, son esprit et tous ses sens étaient auprès de Rosalie. Il s'étonnait seulement que son père ne fit aucune mention d'elle. Il désirait qu'elle devint le sujet de la conversation, tout en le craignant. Il était toujours prêt à demander de ses nouvelles, et le courage et la voix lui manquaient pour cela.

Hermann, qui s'aperçut bien de l'agitation de son esprit, et qui en devinait facilement la raison, ne crut pas le moment assez favorable pour lui demander le récit de ce qui lui était arrivé pendant les dix dernières années. Pour faire trêve à sa distraction, il l'engagea à venir avec lui au château.

Franz le suivit silencieusement et avec crainte. Rosalie, ignorant absolument les événements du jour, se retira, toute effrayée, de la fenêtre, en voyant son père entrer au château, avec le jeune étranger. Cette entrevue était une énigme pour elle, et l'inquiétude la plus vive s'empara de son cœur. Elle se mit devant son métier de broderie, elle prit un livre, mais son esprit n'était présent à rien, et elle ne pouvait rester à une place quelconque, tant elle était agitée.

Le père la fit appeler au bout de quelques minutes. En entrant dans l'appartement, elle aperçut Franz. Ils rougirent tous les deux et se saluèrent avec timidité.

— Voyez donc ! dit Falkenburg, ne dirait-on pas que vous êtes étrangers l'un à l'autre ? Et je sais, moi, que vous vous connaissez d'ancienne date... Est-ce que Franz et Rose de Fannfeld ne se reconnaissent plus ?...

Le jeune homme resta interdit d'étonnement en entendant prononcer ce nom chéri. Rosalie, sans paraître fort émue, baissa les yeux. Elle crut que son père entendait parler de ses rencontres aux promenades avec le conseiller des finances ; car, comment pouvait-elle soupçonner dans ce cavalier de bonne mine et de haute taille, le jeune ami de son enfance ? Mais pour lui, ce fut tout le contraire : à force de la considérer, il retrouva les traits d'une enfant chérie sur la physionomie de cette grande et belle jeune fille.

Dans l'ivresse de son bonheur, il se précipita à ses pieds.

Rosalie écouta avec le plus grand étonnement, ce que Falkenburg lui dit des événements de ce jour, et le cœur des deux jeunes gens fut inondé d'un torrent de sensations délicieuses, qu'aucune plume ne saurait décrire.

Lorsque, remis tous les deux de leur ravissement, ils furent capables de parler et d'entendre avec calme, Franz pria Rosalie de lui conter son histoire, ce qu'elle fit en ces termes :

— „Vous vous souvenez, dit-elle, de m'avoir laissée dans les ruines du vieux château désert, pour aller chercher des aliments. J'espérais que vous reviendriez bientôt, mais il se passa huit à neuf heures qui furent une éternité pour moi, et vous ne parâtes pas.

„Mon désespoir était au comble. Je me tenais toute éplorée sur le bord de la route.

„Un voyageur qui courait la poste, me demanda le sujet de mon chagrin.

— J'ai perdu mon frère dans ce bois, répondis-je.

— Montez dans ma voiture, ma belle enfant, reprit-il, et nous irons le chercher ensemble.

„Je dis que non, et je m'enfuis ; mais il s'élança de sa voiture, me saisit, m'y porta et commanda à son postillon d'aller grand train. Mes prières et mes cris furent inutiles, il ne voulut point me lâcher, et me promit de me faire un sort heureux si je me tenais tranquille. Il se vantait de posséder de grandes richesses, et jura, par tout ce qu'il y a de plus sacré, d'avoir soin de moi comme un père, et de me donner l'éducation d'une princesse.

„Je cessai mes lamentations, avec la ferme résolution de m'échapper, mais je n'en pus venir à bout. Il me garda pendant tout le voyage comme une prisonnière.

„C'est ainsi que nous arrivâmes à Vienne. Là il me confia à la garde d'une gouvernante, qui ne me quittait plus d'un instant. Je ne pus jamais exécuter mon projet de fuite. Au reste, rien ne me manquait ; j'étais bien traitée de ces deux personnes. Tous les petits ouvrages de femmes m'étaient enseignés. A cet égard, je me trouvais en meilleures mains qu'en celles d'une mère dure et insouciant.

„Cependant, je me livrais à la mélancolie, et j'étais inquiète de vous, cher ami de mon enfance. Mon imagination se faisait les idées

les plus sinistres sur votre sort. D'ailleurs, l'homme qui avait voulu à toute force être mon père, m'était devenu peu à peu suspect et redoutable. Il découchait toutes les nuits et recevait la visite d'individus de mauvaise mine.

„Enfin, j'étais depuis deux ans en sa puissance, lorsque je trouvai par hasard une lettre qui lui était adressée, et dont le contenu était affreux. L'auteur de la lettre paraissait être un jeune homme de bonne maison. Il l'accablait de malédictions, le traitait de fripon, se disait perdu sans ressource, et réduit par lui à abrégé lui-même ses jours.

— „Je connais cette histoire, interrompit Hermann de Falkenburg. Ce malheureux était un jeune gentilhomme qui perdit, en une nuit, une fortune assez considérable, et qui se brûla la cervelle le lendemain. Tu sauras, mon cher fils, que l'aventurier qui enleva Rosalie sur la grand-route, était un joueur de profession, et un escroc par-dessus le marché. Il se donnait pour colonel italien, faisait parade de plusieurs ordres inconnus, qu'il avait sans doute créés lui-même et dont il s'était décoré. Il était cependant d'origine noble et avait le titre de chevalier.



UN ENTERREMENT ISLANDAIS.

„Notre chevalier, qui tenait une banque de Pharaon, enleva Rosalie, pour s'en servir dans la suite comme d'un appât. Elle devait être assise à ses côtés dans les séances nocturnes, attirer les chalands ou plutôt les dupes à la table de la fortune, et les fasciner au point de les empêcher d'observer les doigts expéditifs du fripon de banquier.

„Il fit part de son projet à un de ses affidés ; celui-ci le communiqua au comte de Wartstein, qui m'en informa. Le chevalier n'avait pas caché le nom de famille de Rosalie. Il disait l'avoir capturée dans les environs de Prague, d'où elle s'était enfuie avec un petit garçon. Cette circonstance me frappa, car les lettres du valet de chambre m'apprenaient que mon fils Franz s'était échappé avec cette même Rosalie.

„Je brûlais d'avoir une entrevue, une explication avec cette jeune fille. Cela m'obligea de rechercher la connaissance du chevalier. Rien n'était plus facile, quoique je ne me fusse jamais commis à un jeu de hasard.

„Je perdus une poignée de ducats à sa banque, et je fis tant briller l'or à ses yeux, qu'il dut me croire un Crésus. Comme j'affectai bien légitimement la gaucherie la plus complète dans le maniement des cartes, il me crut une excellente trouvaille, et je ne lui parus qu'un pigeonneau qu'il pourrait plumer tout à son aise. Il eut donc pour moi toutes les prévenances et les attentions qu'il ne prodiguait pas aux autres joueurs. Bref, il m'invita à déjeuner pour le lendemain chez lui.

XLII.

Rosalie interrompit ici le comte de Falkenburg : — „Je n'oublierai jamais ce jour mémorable, dit-elle ; lorsque vous parâtes, je crus voir entrer un ange dans la maison. Je ne sais comment exprimer le délicieux pressentiment qui me saisit. Vos traits me revenaient ; c'étaient ceux de mon jeune ami ; même le son de votre voix me rappelait la sienne. Vous m'inspirâtes une confiance toute filiale et illimitée.

— „Tu gagnas aussi, dès le premier moment, ma tendresse, dit le vieillard, et mon cœur t'adopta pour fille, à la place du fils que j'avais perdu. Mais, ajouta-t-il, en se tournant vers son fils, comment fallait-il s'y prendre pour arracher Rosalie des mains du chevalier ?

„Le soir du même jour, sachant qu'il était cloué à la banque, je me rendis chez lui. Rosalie et sa gouvernante étaient seules. Pour sonder cette dernière, j'entrai en conversation avec elle. Sur ces entrefaites, arriva le comte de Wartstein, comme nous en étions convenus.

„Alors j'allai droit au but.

„Je nommai Rosalie de son nom de famille,

me déclarai son père, et lui dis tout net qu'elle se trouvait au pouvoir d'un homme dangereux, qui n'avait que de mauvaises intentions à son égard. La vieille se tordait les bras de saisissement. Rosalie embrassa mes genoux en sanglotant. Le comte de Wartstein, que la gouvernante connaissait depuis longtemps, prit alors la parole, pour me garantir homme d'honneur et digne de toute confiance.

„Je proposai à la gouvernante d'accompagner Rosalie ici. Elle n'eut pas de peine à se décider. Nous fixâmes notre départ à la nuit suivante.

„Après que tout fut convenu comme je le désirais, je courus à la banque, pour que le chevalier ne soupçonnât rien par mon absence.

„J'étais disposé à perdre encore un bon nombre de ducats ; mais lui, qui voulait m'amadouer, me laissa gagner le double de ce que j'avais perdu la veille. Je risais en moi-même, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

„La nuit suivante, je disparus avec Rosalie et sa gouvernante, qui est restée avec nous jusqu'aujourd'hui.

„La fortune favorisa, jusque dans les plus petites circonstances, notre départ de Vienne. Je laissai, en partant, une lettre adressée au chevalier. Je l'avertissais de ne se donner aucun mouvement pour recouvrer Rosalie, s'il ne voulait que je misse la police à ses trousses.

„Cependant, quoiqu'il ne songeât guère à nous poursuivre, il ne laissa pas d'être atteint par le bras de la justice. Le comte de Wartstein me manda, six mois après, que le misérable avait été arrêté, et, en punition de ses monstrueuses escroqueries, condamné aux galères à perpétuité.

Franz raconta ensuite les aventures de sa jeunesse, et nos jeunes gens réunis éprouvèrent une telle félicité que ce serait folie de vouloir la dépeindre.

Tandis que le château était devenu un paradis pour ses habitants, un enfer s'ouvrait au bas de la ville sous les pieds de certains gens.

(La fin au prochain numéro.)